

Abel Bourguet

# Rien du tout gascon



L'imagi  
n  
b  
l  
e

Le chasseur abstrait éditeur



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-076-9

EAN: 9782355540769

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: février 2010

**Copyrights:**

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur



Abel BOURGUET  
RIEN DU TOUT GASCON

**L'***im*<sup>n</sup>*agi*  
*b*  
*l*  
*e*

Le chasseur abstrait éditeur



*À celle qui partage ma vie*









Ce fut lors d'un séjour de deux semaines dans le Gers, chez mon frère, qui y tient une épicerie, que naquit en moi l'ébauche de ce livre. Je fus tellement séduit par les paysages enchanteurs du département, par la magie des villages aux habitations de pierre, ainsi que par l'authenticité des personnes que je croisai au hasard de mes déambulations que – pour ne pas les perdre – je couchai mes sensations par écrit. Je voulais faire un carnet de voyage, mais l'idée me vint d'écrire des lettres adressées à un destinataire imaginaire.

Je me suis mis dans la peau d'un épicier, empathie facilitée par ma profession de comédien.

Certes, on pourrait me reprocher que quinze jours ne suffisent pas à bien saisir l'âme d'un endroit... Je répondrais comme Zola publiant « la Terre » : « Je connais bien la région sur laquelle j'ai écrite, je l'ai traversée en 48 heures ! »

Je vais conclure par la formule consacrée : « Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existées, ne serait que pure coïncidence ». Ceci pour ne pas heurter les Gersois, qui sont des gens charmants. Plaise au ciel qu'ils le restent toujours.

Abel Bourguet – *Paris, mai 2008*



Lecoutrac, le 4 novembre 2007

Dear Oly,

Be happy: today, you've got some news of my new life.

Bien, soyons sérieux. Tu sais que je ne suis pas très fortiche dans le Shakespeare language, aussi j'arrête net le sous-titrage, et je t'envoie la VO.

C'est vrai que pendant presque deux ans, je n'ai pas été très prolix en correspondance mais j'ai des circonstances atténuantes: depuis que j'ai quitté Paris pour revenir au pays, je n'ai pas arrêté. J'ai travaillé comme un âne ! Just like a beast of burdon ! Je n'ai pas vu le temps passer...

Quelle crazy idea de se faire épicier ! C'est bien une idée de Gascon, ça ! Ça te fait sourire ? Mais c'est bien ce que tu pensais les derniers temps à Paris, non ? Je me rappelle la tête que tu as faite quand je t'ai annoncé mon projet. «Épicier ? Tu veux dire avec les boîtes de conserves, les poireaux, les carottes, les patates, les nouilles, le pinard ? Tu es sérieux ? Et où ça ? Dans le Gers ? Connais pas, c'est où ? Là-bas ! Au fin fond du Sud ?».

Eh oui ! là-bas ! au fin fond du Sud ! Mon pays, mon pays.  
*Moun País ! Moun país !*

Enfin, ce n'est pas vraiment mon pays. Je suis né à Auch, c'est vrai, la « capitale » de la Gascogne, mais j'ai vidé les lieux à trois

ans quand mes parents ont eu la fâcheuse idée de mourir dans un accident de voiture. Et comme si cela ne suffisait pas, il a fallu que mes grands-parents maternels fassent partie du convoi funèbre : ils étaient aussi dans cette satanée bagnole ! Quant à moi, ce jour-là, j'étais chez ma grand-mère paternelle, mamie Marguerite. Je n'ai d'ailleurs jamais trop bien compris pourquoi je passais la journée chez elle quand le drame arriva. Le destin sûrement... Du coup, je me suis retrouvé orphelin. Je n'avais ni frère ni sœur, moi, qui aurait dû être l'aîné d'une fratrie que mes parents eussent voulu importante.

Ma grand-mère paternelle était veuve, et mes parents étaient tous deux enfants uniques.

Mon environnement familial jugé délicat, les services sociaux décidèrent de me placer en orphelinat. J'atterris à Arcueil, en région parisienne. Puis, de familles d'accueil en familles d'accueil, j'atteignis ma majorité. Mon bac en poche, mes dix-huit ans dans la valise, l'indépendance dans les tripes, je partis vivre ma vie. *Verram ben*, comme on dit ici (on verra bien).

Après divers emplois, je suis arrivé dans cette boîte de marketing où tu travailles toujours, mon cher Oly. Tu te rappelles, au début tu étais mon chef...

Allez, je peux te l'avouer maintenant : tu n'a pas été le plus terrible de ceux que j'ai connus ! Je t'appréciais même pour ta rigueur et ton honnêteté dans le travail. Mais bon, au bout d'un an, je suis devenu aussi chef, ton égal, quoi ! Cinq années professionnelles passées ensemble, ça crée des liens, hein ! Oly-ghost ? Bon, d'accord, j'arrête avec cette plaisanterie douteuse, d'accord, d'accord...

Avant que je te raconte ma vie gasconne, quelques mots sur ma grand-mère paternelle. La pauvre mamie Marguerite est morte quand j'avais dix-sept ans, décès que je n'appris que de longues années après. Remarque, elle avait l'âge comme on dit par ici, 96 ans. Elle montait à la capitale tous les ans à Noël pour me voir. Elle logeait à l'hôtel, restait trois jours, et puis repartait. Tous les ans, dans mon hiver parisien, j'attendais avec

impatience ce rayon de soleil. Elle me fascinait un peu la mamie avec sa grosse voix du Sud. Et son bâton ! Même sur l'asphalte parisien elle avait le bâton des chemins. « Mille dieux ! Mille dieux ! » qu'elle grommelait à tout venant. Elle était forte comme un chêne, nerveuse comme un cep de vigne, mais pour qui la connaissait, douce comme une fleur. Le regard qui transperce l'âme, qui juge d'un seul coup d'œil, sans ciller, franc, comme celui qu'elle devait jeter sur l'horizon, le soir, là-bas, vers ses chères montagnes, au-delà des collines de son Gers natal, pour connaître le temps du lendemain.

Le Noël de mes 17 ans, elle ne vint pas me voir. Je demandai à mes parents adoptifs s'ils savaient pourquoi je n'avais pas droit à sa présence. Ils me dirent, après un bref échange de regards, que j'étais trop grand maintenant, et qu'elle avait fini ses visites parce qu'à 17 ans il est temps de ne plus croire au Père Noël. Évidemment, je ne crus pas que cette raison fût la bonne. En effet, l'année d'avant, elle m'avait fait une confidence et fait promettre de garder le silence sur une certaine chose. Ses mots resteront à jamais gravés dans ma mémoire, je te les livre tels qu'ils m'ont été dits :

« *Milo dioüs ! Qu'èy bist moun homé l'aoutre neï... Suis-je bête, tu ne comprends pas le patois ! Une vieille carne comme moi oublie que la jeunesse ne parle plus la langue des ancêtres. Mille dieux ! je disais, *pitchou*, j'ai vu *lou grand-pay* cette nuit, le grand-père, oui ! Tu lui ressembles. C'était un bel homme. Et fort avec ça ! *Dus-tendo*, double-muscle, qu'on l'appelait. Un Gascon, un vrai, qui portait le béret, fierté *dé soun país*. Il est mort à la chasse. Mais je te le dis, *pitchou*, ce n'était pas un accident ! »*

Là, elle fit une pause et me regarda droit dans les yeux. Ses pupilles dilatées luisaient comme des billes métalliques. Elle avait quelque chose d'une sorcière. Je te prie de croire, my dear Oly, que je ne faisais pas le fier ! Si tu avais pu voir mon visage à ce moment-là, blanc, blême, livide même, nul doute que comme Hamlet voyant le spectre, tu te serais écrié : « Anges et ministres de la grâce, secourez-nous ! ».

Elle reprit : « Non, ce n'était pas un accident, c'était un meurtre. Un assassinat. C'est le Jeannot Quecaupana qui me l'a tué mon Pierrot. Il était promoteur. Un envieux... Il voulait nous forcer à lui vendre notre maison. Il faut dire qu'elle est bien placée, face à la halle, et contiguë à notre cathédrale. Il voulait en faire un hôtel. C'est ce qu'il disait... Il est vrai que le marché, et surtout la grande foire d'automne attirent beaucoup de monde. Pour certains, marchands ou acheteurs, c'est plus pratique de dormir sur place. Aussi était-il prêt à nous en offrir un bon prix. Mon Pierrot n'a jamais voulu céder. « Des spéculateurs dans les murs de mes ancêtres ! qu'il lui a dit une fois, *Milo dioùs ! non ! pas de place chez moi pour des voleurs de maisons et des coquins pareils !* » Et comme il lui avait jeté ça devant plusieurs oreilles, l'autre lui en a toujours gardé une rancune terrible. Mais, *praoubé gouyat dé praoubé gouyat !* tout ça c'est de l'histoire ancienne ! Or, mon Pierrot est mort d'une décharge de chevrotine curieusement tirée par le fusil de ce bandit de Quecaupana. Mais il avait la justice pour lui, et tant pis pour nous. *Té ! Pitchou*, tu dois te dire : « cette vieille, elle blague, elle blague comme une sorcière ! Mais *maynatge dé moun maynatge*, si je te dis tout ça, c'est parce que plus tard il sera trop tard : je vais mourir au lendemain de mon 96<sup>e</sup> anniversaire, autrement dit dans trois mois. »

À enfoncer son regard dans mes yeux comme elle le faisait, je te prie de croire mon cher Oly-ghost que je tremblais de toutes les fibres de mon être. On n'était plus chez Hamlet, mais chez Macbeth quand les trois sorcières lui apparurent.

La mamie s'aperçut sûrement de mon état, car elle reprit avec une certaine bienveillance : « N'aie pas peur *Pitchou*, comme l'aurait dit ton grand-père ou ton père en gascon : *qué n'y'a pas coum lous bielhots enta esporalha lous maynatges !* » (Ici mon cher Oly, une petite parenthèse s'impose. En effet je ne suis pas sûr que tu comprennes parfaitement le gascon, aussi afin de t'éviter quelques migraines, voici la traduction : il n'y a pas comme les vieilles pour effrayer les enfants ! Well! Maintenant je reprends le discours de ma mamie.) Que veux-tu ? Les gens de mon âge sont sur le versant descendant de la vie ; ils ont vu tellement de



choses, parfois très belles, mais le plus souvent très laides, qu'ils ne s'imaginent pas des effets qu'ils font dans l'âme malléable de ceux qui sont sur le versant ascendant. N'écoute pas trop les conseils des vieilles gens, ce sont tous des radoteurs, mais vis ta vie, mille dieux ! vie ta vie ! Bon, je vais abréger. Où en étais-je ? Ha ! oui, mon Pierrot cette nuit m'a dit qu'il m'attendait ! « *Diou biban !* ça fait bientôt trente ans la Marguerite qu'on est séparé, mais j'ai trop froid la nuit ! Tu me rejoindras pour le trentième anniversaire de mon assassinat. » Et comme c'est le lendemain de mon prochain anniversaire... Il faut bien se décider un jour ou l'autre à faire le grand saut... Écoute bien ce que je vais te dire *Pitchou* : je vais te faire le plus beau des Noël's, je te lègue tous mes biens. Oh ! ne saute pas au plafond en te croyant riche ! Je n'ai qu'une maison, celle dont je t'ai parlée et dont le Jeannot Quecaupana voulait nous déposséder. *Milo dioùs !* Lui, la dernière fois qu'il est venu m'embêter, c'est avec le fusil que je l'ai reçu : « Jeannot, si tu viens encore pour cette maison, je t'envoie le plomb. C'est le vieux tromblon de Pierrot, mais je préfère te dire qu'il fait encore son dégât. Et celui-là, crois-moi, il ne te confondra pas avec un sanglier ! » Comme ça que je lui ai dit. Dieu m'est témoin. Ha ! je l'avais sur le cœur depuis longtemps, il a fallu que ça sorte ! Il a compris. Il n'est plus jamais revenu. Maintenant, il est mort. J'espère que le diable le fait rôtir à petit feu ! Mais le temps passe, mille dieux ! le temps passe ! En blaguant de la sorte, je vais finir par rater mon train, moi. Bon, écoute-moi, *Pitchou*, tu auras de mes nouvelles dans 10 ans, le 2 janvier précisément, mais avant que tu les aies eues, jure-moi, croix de bois, croix de fer, si tu mens tu vas en enfer, jure-moi que tu n'essaieras pas de savoir ce qui se passe dans le village, ni que tu ne t'y rendras pas. Jure-le sur la Sainte Croix. » Et elle me tendit un crucifix qu'elle sortit d'une de ses poches.

My dear Oly, je n'ai plus de référence de ton number one poet à te donner pour te décrire le trouble dans lequel je me trouvais. Je venais de jurer par la croix et l'enfer de ne pas faire une certaine chose, ce qui avant la visite de la mamie ne me serait jamais venu à l'esprit ; mais maintenant que la vieille Gasconne m'avait parlé

de ce village, j'avais envie de m'y rendre. J'avais 16 ans, 10 ans me paraissait une éternité ! Or, j'avais juré, et le diable, l'enfer, et toutes ces choses me faisaient horriblement peur. Plusieurs fois, pendant ces 10 années, j'eus bien envie de me dédire de mon serment; plusieurs fois me venait à l'esprit cette bonne raison: depuis ce fameux Noël, je n'avais plus de nouvelles de mamie Marguerite, et comme elle était à peu près la seule personne qui m'avait manifesté une affection véritable, j'avais envie d'aller la voir, de la serrer dans mes bras ou peut-être de me blottir dans les siens, d'être un peu dans sa chaleur et dans sa force.

Mais peut-être était-elle morte ? Alors pourquoi n'étais-je pas informé de son décès ? Que voulait dire ce silence ?

Tu le vois, Oly, plusieurs questions se bousculaient dans mon esprit.

Et cet héritage, cette maison sujette à tant de convoitises dont elle m'avait parlée, qu'en penser ? Je l'imaginai sous le soleil de ce pays gascon, là-bas, très loin là-bas... Une bâtisse vieille mais fière, en pierres de taille; évidemment avec des volets de couleur. Un parterre de fleurs, de lauriers roses, de figuiers, que sais-je, devait nécessairement se trouver sur le trottoir. Et cette cathédrale (comme Mamie Marguerite disait avec emphase) qui la jouxtait, abritait-elle un peuple de curés, d'évêques, de bedeaux, de gens ensoutanés s'affairant à l'office divin. Est-ce que tout le village allait à la messe ? Sûrement, c'est une cathédrale ! C'est donc un village important... Comment sont les gens là-bas ? De quoi vivent-ils ? Que se racontent-ils lorsqu'ils se croisent dans les rues ensoleillées ? Quelle douceur inconnue ont les sourires des jeunes femmes assises sur les bancs de pierre à l'ombre des tilleuls fleuris ?

Au début de ces dix années, je ne te surprendrai pas en te disant que bien souvent mes rêves furent hantés par ce village-fantôme aux contours fluides, aussi insaisissable qu'une ombre. Puis, petit à petit, je n'y pensai plus. Mes vingt ans m'occupèrent différemment: premier travail, premier appartement, premières sorties, premières copines. Mes rêves étaient remplis par d'autres images. J'en arrivais même à penser, qu'à l'instar de

beaux parleurs, de gens aimant l'esbroufe et le panache, et faisant preuve d'une imagination galopante, dont s'entourent les Gascons, de Cyrano à d'Artagnan et à bien d'autres, la mamie Marguerite m'avait mené en bateau, comme ça, pour le plaisir de raconter une histoire et de trouver un imbécile pour y croire !

Mais, mon cher Oly, il est temps que je te laisse souffler un peu... Pour quelqu'un qui n'a pas donné de nouvelles depuis plus d'un an et demi, je sais que j'y vais un peu fort tout d'un coup. Aussi, j'espère que tu ne t'es pas attrapé un trop fort headache. Allez, je te laisse prendre ton aspirin tablet, et je te souhaite mille choses.

Envoie-moi des nouvelles de ta vie parisienne. Sois assuré que pour ma part, je suis bien décidé à te conter dans le détail ma vie gasconne.

Amicalement.



Lecoutrac, 19 novembre 2007

Mon cher Oly,

De la fenêtre de ma chambre qui donne plein Sud, j'ai une vue splendide sur la plaine qui s'étend du bas du village jusqu'à Auch, et au-delà. Ce sont des paysages agricoles où comme dans un patchwork, alternent les parcelles de terrain cultivé, les bois ou les bosquets, les corps de fermes ou les maisons. C'est joli. Ça fait net comme campagne ; clean, dirais-tu.

Lecoutrac est un peu plus qu'un village. Ici on l'appelle une ville, près de 4000 habitants, tu te rends compte ! L'agglomération est nichée sur un promontoire rocheux, ce qui donne l'impression de dominer, d'être dans les hauteurs. Au propre comme au figuré. C'est ce que beaucoup de gens des villages alentour reprochent aux Lecoutracais : cet air un peu hautain, important ; comme s'ils étaient imbus d'eux-mêmes.

La cité est lovée derrière des remparts, et ceinturée par deux boulevards : celui du Nord, et celui du Midi. Ce sont des lieux de promenade fort prisés. Du « boulevard du Nord », la vue carresse un de ces riants coteaux du Gers dont les versants cultivés donnent cette impression de netteté, de propreté, et d'amour de la terre nourricière, typique de ce département. Au sommet, ce que l'on prend de prime abord pour un bois, se révèle être au printemps, avec l'éclosion des fleurs, un magnifique verger. Les arbres sont chargés de pétales roses, blanches, rouges, oranges.

Nous sommes au royaume de la couleur. L'herbe des prairies se pare d'un vert dont la teinte m'était inconnue : un peu fluorescente. Les jaunes de certains champs, où le colza et le pastel sont cultivés, sont acidulés, explosifs ! La terre elle-même a la douceur visuelle qu'offre le chocolat au lait. Et comme ici le soleil et le ciel bleu ont pris un abonnement quasi annuel, il y a dans l'air une transparence et une luminosité qui font vibrer toute chose.

Tu te rappelles, Olyman, la vue que j'avais depuis mon appartement rue de Tolbiac ? Ce dédale de toits grisâtres ; ces murs aux enduits pissieux, écaillés, aux pierres jaunies ; ces cheminées dont le peuple d'antennes TV qui y étaient accrochées avait laissé des coulées comme autant de cicatrices de couleur vieille rouille ; ces gouttières vert-de-gris ; cette inharmonie des lignes électriques d'un noir sale ; et dans le lointain, les tours bétonnées du XIII<sup>e</sup>, qui telles des sentinelles obscures semblaient défendre l'entrée de ce monde tristo au moindre sourire céleste. Mais, il est vrai que toi, tu aimais ce paysage. Tu le trouvais très parisien. Tu y voyais une douce mélancolie, un spleen très local.

Comme tu peux le constater, me connaissant, en venant m'installer ici je n'ai pas perdu au change. Parfois, je passe de longs moments à ma fenêtre à regarder le paysage, à rêvasser. La contemplation totale. Au loin certains jours se dessine la chaîne des Pyrénées. C'est magique. On les dirait très proches ces montagnes, presque à les toucher. Elles sont tellement nettes qu'elles nous ouvrent les portes de leur âme multiple : les neiges éternelles, les glaciers, les pics...

Je disais que les gens d'ici donnent l'impression d'être dans les hauteurs, mais je les comprends : avec un tel environnement on ne peut qu'avoir l'esprit ailleurs, et le laisser vagabonder...

Well, tu en sais un peu plus sur ma new way of living ! Un tout autre cadre de vie.

Pour en revenir à l'histoire de la mamie gasconne, voici comment elle se rappela à mon souvenir.

Le 2 janvier, soit un mois avant que je t'apprenne mon intention d'émigrer dans le Gers, comme je revenais du travail, il devait être 18h30, 19 heures, je remarquai un homme entre deux âges en bas de mon immeuble. En passant à sa hauteur, il me détailla des pieds à la tête. C'était une soirée affreuse, comme l'hiver en a quelques unes dans ses valises. Il faisait déjà nuit, un noir d'ébène. Un vent du Nord cinglant nous lançait au visage tout le froid qu'il avait pu amasser dans sa course. J'avais la sensation que mes joues étaient tailladées, que j'avais la chair à vif. Aussi tous les passants que je croisais étaient-ils comme moi emmitoufflés dans toute la panoplie vestimentaire de l'hiver : épais manteau, écharpe, bonnet, gants, etc., et avaient-ils hâte de regagner leur domicile. Tous, sauf cet homme, qui restait statique sous ce froid inhumain, et qui semblait attendre quelque chose.

Je fis avec peine pianoter mes doigts presque entièrement engourdis sur le clavier du digicode. La porte s'ouvrit. Je ne prêtai pas plus attention à l'inconnu. J'entrai. Or celui-ci me héla avec un fort accent du Sud grasseyant : « Jeune-homme, jeune-homme, attendez ! Ha! *Milo diòus dé milo diòus* ! quel pays, quel pays ! Un froid pareil, mais a-t-on idée, a-t-on idée ? Mille dieux de mille dieux !

— Monsieur ? Vous désirez ? » fis-je intrigué. Mais au lieu de répondre, il se jeta dans le hall, ferma la porte, et se colla contre le radiateur. « Mille dieux ! quel pays ! mais quel pays ! Je suis glacé, *boudioù* ! glacé ; *qu'èy lous pès tourrats*, oui, j'ai les pieds gelés ! *Té* ! aussi, ça fait une heure que je poireaute dehors ! Atchoum ! Atchoum ! Je vais attraper un rhume, ça c'est sûr. Allons chez vous, voulez-vous ? » Et sans attendre ma réponse, il commença à monter les escaliers d'un pas énergique.

Ce type interpelait mon affection. Je le trouvais très sympathique. Il est vrai que sa façon de s'exprimer, son accent, me rappelait tout d'un coup plein de choses. Il était vêtu chaudement mais élégamment d'un manteau noir en laine, d'une écharpe verte et d'un chapeau anthracite avec un liseré vert. « Vous n'habitez pas tout en haut j'espère ? reprit-il. Parce

qu'alors, *té!* chaque étage parisien en vaut pas loin de deux de chez nous ! Et il faut se les taper les bougres !

— Tout en haut, non, il y a six étages, et je n'habite qu'au quatrième.

— Au quatrième quand même ! Avec ascenseur ?

— Sans.»

Il émit un soupir profond qui trahit son désespoir.

« Enfin, reprit-il d'un ton fataliste, ça vous coûtera ce que ça vous coûtera pour déménager.»

Déménager ? Mais que me disait-il ? Je fus tellement surpris que je n'arrivai pas à formuler cette pensée de vive voix. Il reprit : « Vous n'êtes pas propriétaire au moins ?

— Non, je suis locataire.

— Parfait. Parce que revendre un appartement, *té!* ça demande du temps, et le vôtre est compté, jeune-homme ! Alors pour en gagner, je vous le dis : vous pouvez résilier votre bail dès demain. Il doit bien vous falloir trois mois de préavis, non ? »

Je venais d'ouvrir la porte de mon studio, la clef m'en tomba des mains. « Mais que me parlez-vous de résilier mon bail ? » L'homme entra dans mon chez-moi. « Ha ! mille dieux ! c'est meublé avec goût ici ! C'est propre et chaleureux. Ça sent son chef, ça. Très bien, très bien. Autant de qualités dont vous allez avoir besoin très prochainement ». Puis, se rappelant sans doute que je lui avais posé une question, il continua : « Ce n'est pas moi qui en parle jeune-homme, c'est la loi. La loi. Je ne suis que son représentant, certes dévoué et fidèle, mais son humble représentant. *Dura lex, sed lex* ». Puis tendant vers moi sa main à serrer : « Maître Beroy-Noutari, notaire. Je dois vous faire lecture de certains actes vous concernant. Mais tout d'abord, comme je suis frigorifié, servez moi donc un petit armagnac.

— Un... quoi ? fis-je ahuri.

— Un armagnac, mille dieux ! *Sas pas sou qu'ès ?* Un digestif, un alcool quoi !

— J'ai du whisky.

— Du whisky ? Ha ! Misère de sort ! Il est vrai que la *terra de naychenso* est loin. Enfin, faute de mieux... Servez-m'en donc



une rasade, mille dieux ! afin que je fasse réchauffer mon organe vocal pour procéder au travail qui est le mien ! »

Ce type m'amusait. Je trouvais sa façon de parler, comique ; et son sans-gêne, sympathique. Certes, ses propos m'intriguaient quelque peu, mais mon inquiétude était minime face au... comment dirais-je... au plaisir... oui, mon cher Oly, je pense que c'est le mot exact... au plaisir que me procurait cet homme. Sa présence, sa façon de s'exprimer, son accent... Des choses que je croyais reléguées à tout jamais dans les oubliettes de ma mémoire refluèrent dans ma pensée. La mamie ! Ma mamie gasconne. Tu te rappelles ce qu'elle m'avait dit : « L'héritage... le village... la maison... Tu auras de mes nouvelles dans 10 ans... » J'avais dix-sept ans à l'époque, je venais d'en avoir vingt-sept. Dix ans étaient donc passés !

Le notaire continua en ces termes : « Maintenant que mes cordes vocales ont retrouvé un peu de leur élasticité, je vais vous faire lecture de mes documents. » Il ouvrit son attaché-case et en sortit une enveloppe bardée de tampons et cachetée à la cire. « Je vais commencer par cette lettre. Je préfère ne pas faire de commentaire, la missive étant assez explicite par elle-même. Oyez, jeune-homme, oyez ». Il décacheta la lettre d'un geste théâtral très surfait. Voici la lecture qu'il m'en fit :

*« Adiou Pitchou !*

*Ici, c'est ta mamie Marguerite.*

*À peine revenue au pays, je t'écris. Je t'ai quitté hier à Paris. Mais hier, aujourd'hui, c'est vieux de dix ans. Tu avais dix-sept ans quand je t'ai quitté, tu étais à peine un jeune-homme. Maintenant tu en as vingt-sept, tu dois être un vrai monsieur.*

*Ce que Maître Beroy-Noutari te lit là est en quelque sorte mon testament. Au passage, je salue notre notaire : un homme courtois et toujours de bon conseil. Certes, il donne l'impression d'être bougon, mais ce n'est qu'une apparence. Ses honoraires ne sont pas donnés, c'est vrai, mais il n'est pas plus cher qu'un autre et est très consciencieux, et*

*très dévoué. Ne va pas en chercher un autre ailleurs, tu pourras avoir entière confiance en celui-ci.*

*Si Maître Beroy-Noutari a été efficace, on doit être le 1<sup>er</sup> janvier...»*

Ici le notaire suspendit sa lecture. « Efficace ! efficace ! reprit-il, *té !* on la reconnaît bien là, la Marguerite ! Mille dieux ! Quand elle avait une idée en tête, il fallait que la réalité se conformât à ses désirs. Eh bien ! non. Marguerite, je ne travaille pas le 1<sup>er</sup> janvier, moi ! Je respecte les jours fériés. On est le 2. Le temps de prendre ton dossier, de vérifier tous les documents, d'aller à la gare, de prendre le train, de descendre dans un hôtel, de sauter dans un taxi, de trouver ton petit-fils, et voilà ! Ce n'est pas de l'efficacité, ça, Marguerite ? » En faisant son réquisitoire, il s'adressa au ciel, les bras levés. Il fit une pause comme s'il attendait une réponse. Puis, il reprit la lecture de la lettre : « *Que te disais-je, pitchou ? Bougon, non ? Si Maître Beroy-Noutari est toujours égal à lui-même, il t'en aura fait une belle démonstration. Allez monsieur le Notaire, va pour le 2 !*

*Pitchou, je te lègue ma maison. Ça, tu le savais déjà. Il n'y aura pas de jaloux, tu es mon unique héritier. Au rez-de-chaussée, il y a un commerce, une épicerie. La Simone Poulidié l'a tenue jusqu'à il y a deux jours, date de son anniversaire et de sa retraite. Elle était en gérance. Si tu veux être épicier, le commerce est à toi. Allez Pitchou, sois l'épicier du village, notre confident à tous. Tu verras, ce n'est pas un travail ingrat. Donne ta réponse à Maître Beroy-Noutari. Tu devras réfléchir vite, parce qu'au bout de dix jours sans commande à l'entrepôt, le contrat est considéré comme rompu. Et pour le refaire démarrer après, mille dieux ! ça coûte un argent fou ! Maître Beroy-Noutari t'informera dans le détail de tout cet aspect administratif.*

*Pitchou, je te dois une explication : si je t'avais fait promettre de ne pas venir dans le village avant dix ans, c'était pour qu'il ne te prisse pas l'envie de t'installer épicier avant l'heure. Je n'aurais pas voulu créer de conflit entre toi et la Simone, une brave fille, de la classe de ton pauvre père, qui a eu tellement de déboires dans sa vie, que je lui avais assuré cette activité jusqu'à sa retraite. Je lui avais donné ma parole, et la parole Pitchou, c'est sacré.»*

Allez *Pitchou*, tu feras un bon épicier... Le retour à la terre des ancêtres... Je n'écoutais plus le notaire. Mon esprit déjà essayait d'anticiper... Épicier... Épicier de village, comme on est médecin de campagne. On soigne pareillement les mêmes clients. On discute et on plaisante avec les gens, on est proche d'eux... Si Maître Beroy-Noutari ne m'en avait pas parlé, je ne pense pas que j'aurais un jour envisagé un tel métier... Épicier...

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? » La bonne grosse voix de Maître Beroy-Noutari me fit revenir à la réalité. « Euh !... Je ne sais pas... »

— Ha ! il va falloir que vous sachiez, et vite, mille dieux ! Votre mamie parlait de 10 jours de délai à propos des entrepôts, mais tout change, ils nous mettent le couteau sous la gorge maintenant, ces oiseaux-là ! Il leur faut une réponse dans les 48 heures. Quelle époque, quelle époque ! Le 1<sup>er</sup> de l'an étant férié, il nous rete jusqu'à demain minuit pour nous décider. Alors que faisons-nous ? On prend la suite ? On ré-ouvre la boutique ? On se lance ? » Je ne sais pas pour quelle raison je bredouillai un timide : « Je suis d'accord... » qui me valut une chaleureuse embrassade de la part du notaire. Était-ce parce que pour la première fois j'avais le sentiment d'avoir une famille ? Était-ce l'appel des racines ? Était-ce parce que Maître Beroy-Noutari, comme un père que je n'avais jamais eu, m'associait à lui ? Était-ce parce que ce métier m'avait l'air sympa ? Était-ce parce qu'on m'offrait une maison, un village, une vie sous le soleil ? Ou bien était-ce tout simplement que Maître Beroy-Noutari avec son ton bourru mais jovial m'avait séduit, ou que les mots de ma mamie, ma Marguerite, avaient fait mouche ?

En tous cas, Oly, te voilà au courant de le genèse de mon nouveau choix de vie.

Well, I write, I write, I never stop ! C'est comme si pendant mes longs mois de silence, les mots s'étaient accumulés comme l'eau dans un barrage. Et maintenant que la digue est rompue, ils coulent à flots.

Je vais quand même me souhaiter une bonne nuit, qui sera courte car il est déjà plus de minuit et il faudra que je sois à la boutique demain matin tôt, soit vers les 6 heures et demie, pour recevoir le livreur « produits- frais ».

Comme tu le vois, ce ne sont plus les horaires parisiens. Envoie moi-de tes nouvelles, et à bientôt pour la suite des miennes

Amicalement.

[...]





## Table des matières

Lecoutrac, le 4 novembre 2007	11
Lecoutrac, 19 novembre 2007	19
Lecoutrac, samedi 02/12/07	27
Lecoutrac, le 13 janvier 2008	35
Lecoutrac, le 28 janvier 2008	43
Lecoutrac city, 11 février 2008	51
Lecoutrac, lundi 19 février 2008	57
Lecoutrac, le 5 mars 2008	65
Lecoutrac-upon-Avon, Mars 2008, le 12.	77
Lecoutrac, le 13 mars 2008	83
Lecoutrac, le 22 mars 2008	89
Lecoutrac, lundi 2 avril 2008	97
Lecoutrac, le 16 avril 2008	111
Lecoutrac, 30/04/2008	121
Lecoutrac, lundi 14 mai 2008	127
Lecoutrac, le 29/05/2008	135
Ici, le 18 juin 2008	149
Lecoutrac, le 7 juillet, an de grâce 2008	155
Lecoutrac, le 28 juillet 2008	165
Lecoutrac, mercredi 8 août 2008	173
Lecoutrac-les-flots, dimanche 19 août 2008	177
Lecoutrac, lundi 27 août 2008	183
Lecoutrac, mardi 16 octobre 2008	191
Dimanche 4 novembre 2008	195

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)**

imprimé en France par:

**Le chasseur abstrait**

achevé d'imprimer: février 2009

ISBN: 978-2-35554-076-9

EAN: 9782355540769

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: février 2009







Abel Bourguet est comédien de théâtre. Il vit à Paris, où il joue dans diverses troupes. Bien que ses préférences aillent à Shakespeare et Molière, il aime aussi les auteurs actuels. Il vient de jouer les dernières représentations d'une création comique, interprétée en duo avec un autre comédien.

Il est originaire de la Gascogne, et en a toujours gardé la nostalgie. Il revient fréquemment y faire des séjours. Ce roman est son premier livre.

---

Ce fut lors d'un séjour de deux semaines dans le Gers, chez mon frère, qui y tient une épicerie, que naquit en moi l'ébauche de ce livre. Je fus tellement séduit par les paysages enchanteurs du département, par la magie des villages aux habitations de pierre, ainsi que par l'authenticité des personnes que je croisai au hasard de mes déambulations que – pour ne pas les perdre – je couchai mes sensations par écrit. Je voulais faire un carnet de voyage, mais l'idée me vint d'écrire des lettres adressées à un destinataire imaginaire.

Je me suis mis dans la peau d'un épicier, empathie facilitée par ma profession de comédien.

Certes, on pourrait me reprocher que quinze jours ne suffisent pas à bien saisir l'âme d'un endroit... Je répondrais comme Zola publiant « la Terre » : « Je connais bien la région sur laquelle j'ai écrite, je l'ai traversée en 48 heures ! »

Je vais conclure par la formule consacrée : « Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existées, ne serait que pure coïncidence ». Ceci pour ne pas heurter les Gersois, qui sont des gens charmants. Plaise au ciel qu'ils le restent toujours.

Abel Bourguet – *Paris, mai 2008*

---

Prix : 20 €

Image de couverture : *Armona*



[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)